

# LE TEMPS

---

**Anthologie** Samedi 28 juin 2014

## «Krimi»: les polars du Troisième Reich naviguaient entre résistance et propagande

Par Par Isabelle Rüf

**Dans «Krimi», Vincent Platini explore la littérature policière sous le Troisième Reich. Il a sélectionné et traduit une série de courts récits noirs parus en Allemagne entre 1933 et 1945, les commente et les met en perspective, montrant comment les auteurs ont joué à la fois avec les codes du genre et les exigences de la censure**

**Genre:** Anthologie

**Réalisateurs:** Collectif

**Titre:** Krimi. Une anthologie

du roman policier

sous le Troisième Reich

Textes choisis, présentés et traduits

de l'allemand par Vincent Platini

**Studio:** Anacharsis, 448 p.

VVVVV

Le Krimi, le roman policier allemand, sous le régime nazi: un thème marginal dans l'histoire littéraire du Troisième Reich? Au contraire, un domaine peu exploré mais révélateur des contradictions du système: c'est la thèse de Vincent Platini, chercheur français qui enseigne à la Freie Universität de Berlin, déjà auteur de Lire, s'évader, résister (La Découverte, 2014), un essai sur la culture de masse sous le régime nazi.

### **Secteur rentable**

Krimi réunit neuf nouvelles ou courts romans policiers, écrits entre 1933 et 1945, et minutieusement mis en perspective par l'auteur. Et en prime, trois études critiques de la même époque. Quand bien même les idéologues du régime méprisent le genre, ou justement à cause de cela, les Krimis échappent aux autodafés de 1933. C'est un secteur rentable de l'édition, et le régime ne cherche pas à aller contre le goût du public. L'Allemagne ne doit pas devenir «un couvent de nonnes», écrit en 1935 Goebbels, le ministre de l'Education du peuple et de la Propagande.

«Le régime relève autant d'une terreur totalitaire à la 1984 d'Orwell que d'un divertissement béat à la Brave New World d'Aldous Huxley», relève Vincent Platini. Les romans policiers sont nombreux parmi les livres envoyés aux soldats sur le front, jusqu'à la fin.

## Genre refuge

«Parce qu'il est négligeable, le Krimi peut s'exposer sans crainte.» Le genre devient même le refuge d'écrivains célèbres mais suspects de déviance comme Erich Kästner ou Werner Bergengruen. La plupart des ouvrages n'évoquent pas l'idéologie raciale, ils semblent en marge de l'Allemagne réelle.

Jugés indignes de frayer avec le régime, ils sont examinés par la commission d'examen du Parti pour la protection de la littérature nationale-socialiste qui traque aussi bien la littérature dégénérée que l'opportunisme politique grossier.

Tous les acteurs de la chaîne du livre – auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, traducteurs, etc. – sont tenus d'adhérer à la Reichsschrifttumskammer (RSK), la Chambre de la culture du Reich. Mais les auteurs de Krimis, considérés souvent comme des dilettantes, obtiennent plus facilement des dispenses. Et surtout, la production de livres est si abondante – plus de 15 000 titres pour l'année 1939 – que la censure peine à suivre et que les procédures sont très longues.

## Sous pseudos

Les pseudonymes compliquent encore la tâche: Vincent Platini cite l'exemple de Stefan Brockhoff, un nom qui cache un trio d'amis exilés en Suisse, homosexuels, marxissants – juifs, pour deux d'entre eux. Ils font éditer leurs manuscrits grâce à la mère de l'un d'eux, restée en Allemagne, et parviennent ainsi à financer leur exil aux Etats-Unis! Axel Rudolf, exclu de la RSK, continue de publier sous le nom d'un ami, et gagne un prix officiel alors qu'il est arrêté par la Gestapo et sera condamné à mort.

Si le Krimi jouit d'une certaine immunité, il est quand même suspect d'inciter au crime. A partir de 1939, la censure économique peut s'exercer, quand le papier est contingenté. Le public est friand des produits anglo-saxons, fruits de la morale bourgeoise et capitaliste, mais après 1933, les traductions vont se faire rares. Déplacer l'intrigue aux Etats-Unis ou en Angleterre (ou dans une autre époque), permet aux auteurs allemands de glisser sans danger des motifs audacieux. Vincent Platini cite le truand déchu, héros de *Die Todeskabine* (1939) de C. V. Rock, commentant sa chute: «On pourrait peut-être la qualifier de fin d'un «dictateur détrôné» ou de «fin précoce de la soif de pouvoir d'un despote». Mes hommes ne croyaient plus à l'ère glorieuse vers laquelle je voulais les mener.» Voilà qui laisse du champ à une «contre-communauté de lecteurs» qui sait lire entre les lignes, sans que le roman prête le flanc à la censure aveugle. «Ce régime prétendument lié au peuple avec toutes ses ramifications a en fait existé en marge du peuple, comme placé sous une opaque cloche de verre», écrira Bergengruen en 1948.

## Un «bon» livre

Le régime voudrait voir surgir un «bon» livre populaire allemand, éducatif, au service du nouvel ordre. L'enquêteur du bon roman doit être le représentant de l'Etat et donc «de la communauté raciale allemande». C'est le cas dans «Schwenke, simple brigadier» (1933), de Hans Joachim Freiherr von Reitzenstein, qui met en scène un Allemand type, soucieux de l'ordre, dans son métier comme dans sa vie privée, bon fiancé, bon policier, qui paiera de sa vie son dévouement, et sera vite remplacé par un autre fonctionnaire méritant qui protégera les citoyens de tous les dangers.

Ce livre, ouvertement favorable à l'idéal nazi, est publié chez Ullstein, une des plus grandes maisons d'édition, par ailleurs entreprise familiale juive. Brecht, Horvath, E. M. Remarque figurent au catalogue. Les livres des auteurs phares seront brûlés en 1933 et la maison «aryanisée» par la suite.

«Schwenke, simple brigadier» peut passer pour une manifestation de bonne volonté de l'éditeur. En 1941, «Dix Alibis irréprochables», de l'Autrichien Edmund Finke, illustre le genre: bon enfant, d'un

moralisme souriant, à la gloire de la police. Et en 1944, «Annexe 27» de Zinn est un «cache-misère» qui prend le contre-pied du climat de défaite et montre un «Reich idéal, s'obstinant à nier sa propre mort», où l'on fume encore le cigare.

Mais il y a des récits bien plus ambigus. «Meurtre à cinq sous» (1940) raconte la chute rapide d'un gamin qui devient un assassin. Si C. V. Rock y célèbre la lutte de la police contre «les marginaux de l'humanité», il montre aussi la misère du petit peuple de Berlin, fait entendre son langage, et laisse deviner une autre réalité que l'officielle.

Dans «La Gaine» de Bergengruen, un assassin avoue son crime parce que, coincé dans l'ascenseur, traqué par sa conscience, il crie: «Je vais étouffer, il faut que je raconte!» Michel Zwick, qui est juif, publie, en 1934, «Une mauvaise conscience tranquille», la confession revancharde d'un homme revenu de l'étranger se venger de celui qui a détruit sa famille. La dénonciation n'est pas explicite mais lisible pour qui veut: «La censure oblige aux métaphores», dit Bergengruen.

Tout à fait explicite, par contre, la «Lettre ouverte au front de l'Est» qui clôt l'anthologie. Ce texte de fiction clandestin distribué en 1941-42, est attribué à Adam Kuckhoff et John Sieg, deux auteurs de Krimis, appartenant à un réseau de résistance, bientôt morts, exécuté ou suicidé en prison. Un jeune policier y interpelle ses supérieurs et dénonce la guerre criminelle menée en Union soviétique. Plus politique que littéraire, écrite dans l'urgence, la «Lettre» prend le contre-pied de la propagande en retournant ses arguments contre elle, et clôt cette anthologie passionnante sur une note fortement dramatique.

**LE TEMPS © 2014 Le Temps SA**